

**YASSAMAN**  
**MONTAZAMI**



**LE MEILLEUR**  
**DES JOURS**

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR



LE MEILLEUR DES JOURS



YASSAMAN MONTAZAMI

# LE MEILLEUR DES JOURS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI  
2012



*À Éric Laurent,  
infiniment.*



## PROLOGUE

AUX PREMIERS JOURS de l'été 2006, mon père quitta Téhéran pour Paris afin de faire renouveler son titre de résident en France, qui arrivait à expiration. Comme je m'étais étonnée qu'il entreprenne pareille démarche, dont l'utilité m'échappait, étant donné qu'il était retourné vivre en Iran six ans plus tôt, il m'avait répondu que ce document lui épargnerait pendant les dix années de sa validité les tracasseries administratives d'une demande de visa chaque fois qu'il voudrait nous rendre visite, à mon frère et à moi. Il se projetait dans l'avenir. Il ignorait qu'il n'en avait plus.

La veille de sa venue, alors allongée sur le divan de mon psychanalyste, je laissai tout à coup échapper une phrase incongrue, qui me surprit moi-même, comme si une autre personne l'avait prononcée : « Quelqu'un va mourir. » Un temps s'écoula, durant lequel je me demandai qui pourrait bien être appelé à disparaître, quand soudain je m'entendis articuler : « Cette

personne, c'est mon père. » La séance touchant à son terme, ce fut sur ces derniers mots que je quittai mon psychanalyste. En raison des vacances, nous ne devions plus nous revoir avant plusieurs semaines.

Le lendemain, quelques heures après qu'il avait poussé la porte de chez elle, ma mère me téléphonait : « Behrouz va mal », me dit-elle. Il souffrait de douleurs abdominales atroces. Le médecin venait de lui prescrire des calmants, mais il fallait selon lui procéder à des examens plus approfondis. « Viens vite ! » ajouta ma mère.

Au moment d'appuyer sur la sonnette, je fus convaincue qu'un seul coup d'œil me suffirait à savoir si mon père allait vivre ou mourir : comme les devins de l'Antiquité dans les entrailles fumantes d'animaux sacrifiés, je lirais cet augure sur ses traits.

Ma mère m'ouvrit et me fit entrer sans prononcer un mot. Je la suivis jusque dans la chambre où mon père était allongé. En le voyant, je sus qu'il était condamné. La douleur avait à ce point remodelé son visage que j'eus du mal à le reconnaître. Je lui adressai malgré tout un bonjour désinvolte, d'une voix haut perchée, dont la légèreté feinte me fit honte. Il se redressa dans son lit et me sourit. Je m'approchai et nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre. Puis, d'instinct, je déposai

un baiser sur son front, comme si je lui disais déjà adieu.

Deux mois plus tard, ses cendres reposaient dans le fond d'une urne funéraire, au columbarium du Père-Lachaise.

« Mon père est mort » : tels furent mes premiers mots lorsque je retrouvai mon psychanalyste.



MON PÈRE NAQUIT À TÉHÉRAN plusieurs semaines avant terme. En ces années 1940, les chances de survie d'un prématuré étaient infimes. Aussi, après lui avoir jeté un bref regard, la sage-femme qui l'avait mis au monde dit à sa jeune mère : « Madame, je vous conseille de ne pas vous attacher. Cet enfant n'est pas viable. D'ailleurs, il n'a même pas crié. » Puis, avant de prendre congé, elle ajouta : « Mais Dieu est grand, Il vous en donnera d'autres. » Et, sur ces paroles, elle quitta la chambre.

Rosa n'avait jusque-là jamais désiré d'enfant. Elle était jeune, elle voulait être libre et ne pas s'encombrer d'une autre vie que la sienne. Elle n'avait du reste pas hésité à avorter plusieurs fois. Par quel miracle ce fœtus-là avait-il échappé aux mains expertes et funestes de la faiseuse d'anges ? Dans quel lointain repli de son ventre s'était-il caché ? Elle l'observa longuement : il semblait incroyablement frêle, et d'horribles et muettes

grimaces le défiguraient, comme s'il souffrait. C'est alors qu'un revirement se fit en elle. Le fait que cet enfant ait survécu l'obligeait. Elle se sentit le devoir de relayer la formidable volonté de voir le jour dont il avait fait preuve.

Le nouveau-né paraissant s'épuiser, comme s'il avait jeté jusqu'à ses dernières forces pour venir au monde, Rosa appela en criant la petite paysanne d'une dizaine d'années qui lui tenait lieu de bonne à tout faire et lui ordonna aussitôt de disposer un poêle dans la plus petite pièce du rez-de-chaussée, puis d'en isoler la porte et les fenêtres avec les chutes de tissu dont on faisait de la charpie : quoique nous étions en août, la pièce lui semblait encore trop froide – sa température devait être le plus élevée possible. N'ayant pas eu de montée de lait, elle envoya ensuite la petite en acheter chez la voisine, dont elle savait par les commérages du quartier que la lingère venait d'accoucher. Et elle s'installa avec son fils dans la pièce caniculaire.

Sur les instances d'Abi, convaincu que, victime d'un choc nerveux dû à l'accouchement, son épouse était devenue folle, toutes les femmes de la famille accoururent pour supplier Rosa de laisser s'accomplir les desseins d'Allah. Elle devait accepter de Lui remettre ce nourrisson qu'elles considéraient toutes

comme condamné. À la vérité, c'était une chance, même, qu'Il le rappelle si tôt à Lui : les enfants mort-nés n'intercédaient-ils pas auprès des anges pour que Dieu ouvre à leurs parents les portes du paradis ? Mais Rosa demeurait sourde à tous ces arguments ; elle refusait même de laisser entrer quiconque dans sa couveuse de fortune, au motif que les visiteurs étaient porteurs de microbes et vecteurs de maladies. Le médecin lui-même, qu'Abi avait fait venir en désespoir de cause, resta derrière la porte.

Dix jours passèrent, durant lesquels la jeune mère ne quitta pas la pièce, qu'éclairaient uniquement une lampe à pétrole et les braises rougeoyantes du poêle à charbon, car les épais rideaux de velours restaient perpétuellement tirés. Seule la petite bonne avait l'autorisation d'en passer le seuil, munie des précieux centilitres de lait qu'elle convoyait quotidiennement d'une maison à l'autre. Quand on l'interrogeait au sortir de l'ancre torride, elle assurait que l'enfant vivait encore : il ouvrait la bouche quand Madame lui pinçait le nez pour le nourrir.

À l'aube du onzième jour, Abi fut tiré du sommeil par un hurlement aigu montant de la petite pièce du rez-de-chaussée. L'esprit encore obscurci par les brumes de la nuit, il dévala effrayé les escaliers de la

maison tout en nouant à la hâte la ceinture de sa robe de chambre. Au bas des marches, il tomba nez à nez avec Rosa, qui, en larmes, tenait le nourrisson vagissant dans ses bras : « Je ne sais pas ce qu'il a, dit-elle, paniquée. Il vient de se mettre à crier. » Abi le lui prit alors des mains, l'observa un instant, puis le brandit au-dessus de sa tête. « Cela veut dire qu'il est sauvé ! s'écria-t-il en pleurant de joie. Que Dieu te bénisse pour ce miracle, *azizam* ! C'est notre plus beau jour. »

Et c'est ainsi que le petit garçon fut nommé *Bebrouz*, ce qui signifie en persan « le meilleur des jours ».

À COMPTER DE CE JOUR, convaincue que sa survie dépendrait uniquement des soins qu'elle et elle seule pourrait lui prodiguer, Rosa exerça sur l'enfant une attention de chaque instant, qui ne tarda pas à tourner à la persécution.

Elle était littéralement obsédée par les repas du petit, leur confection, leur présentation et, en dernier lieu, leur ingestion. Le déjeuner à peine desservi, elle se demandait si les herbes qui entraient dans le menu du soir avaient été préparées ou si la commande de viande avait bien été passée au boucher. Faire manger son fils était devenu son unique préoccupation. L'estomac du garçon ne connaissait ainsi pas un instant de répit. S'absorbait-elle dans la lecture d'un magazine ou un travail de broderie, il ne s'écoulait pas cinq minutes avant qu'elle ne s'écrie : « Mais tu ne manges rien ? Prends donc quelque chose ! » Elle appelait alors un domestique et lui ordonnait de

découper une pastèque, d'ouvrir une bouteille de lait, de démouler un gâteau, d'apporter des pistaches, ou bien elle envoyait Shazdeh, l'Afghan qui lui faisait office de factotum, grimper sur les branches molles du plaqueminer du jardin. Qu'importe si le pauvre homme se brisait bras et jambes ! Sa vie, aux yeux de la jeune femme, comptait moins que le plaisir que son fils aurait à mordre dans la chair âpre et farineuse d'un kaki.

Même à l'école, Behrouz n'échappait pas à la tyrannie maternelle. Chaque jour, Rosa envoyait ainsi le chauffeur d'Abi lui livrer une banane à l'heure du goûter. Dans les années 1950, la banane était pourtant un produit de luxe pour la plupart des Iraniens, mais cette mère sacrificielle ne regardait pas à la dépense : ayant entendu de la bouche de son médecin que ce fruit avait des vertus roboratives uniques, elle espérait que sa consommation régulière contribuerait à renforcer la constitution fragile de son enfant adoré. Ce rituel quotidien était toutefois une véritable mortification pour celui-ci, qui craignait de passer non seulement pour un fils à maman aux yeux de ses camarades, mais pour un privilégié. Il implora sa mère de ne plus envoyer le chauffeur, jura qu'il n'aimait pas les bananes. Mais Rosa ne céda jamais, et il en fut réduit

à inventer mille stratagèmes pour réceptionner le plus discrètement possible ces colis honteux.

Par réaction contre cette entreprise de gavage, Behrouz finit peu à peu par ne manger presque rien.



AVEC LES ANNÉES, Behrouz en vint à admirer la frugalité des domestiques, et plus particulièrement le jeûne que ceux-ci observaient au cours du ramadan. Le cruel destin qui les avait amenés à travailler dans cette maison où l'on recevait presque chaque jour et qui était une sorte de temple dédié à la bonne chère en faisait à ses yeux des héros – ou plutôt des martyrs. Tout ce qu'ils enduraient ici dépassait de loin ce qu'Allah exigeait d'un bon musulman.

Behrouz était convaincu qu'ils avaient été élus pour leur résistance exceptionnelle à la tentation et qu'ils étaient les chevaliers de Dieu contre le diable, son bouclier valeureux, la proue de son navire insubmersible, et c'est pourquoi il les admirait tant, quoique, dans la classification qui régissait l'ordre des vivants (en tout cas dans celle qui prévalait parmi la bourgeoisie dont il était issu), ils fussent placés dans les tout derniers rangs, juste au-dessus des représentants du

règne animal, lequel, dans l'univers du petit garçon, se résumait aux files de fourmis qui s'allongeaient sur les pampres et les sarments de l'unique pied de vigne du jardin, aux papillons colorés dont les ailes poudreuses et délicates se confondaient avec les pétales des hélianthes et des lavatères, aux scarabées à la carapace noire et nacrée et aux chats des rues qui griffaient le silence des nuits d'été de leurs miaulements.

Cuisinière, jardinier, lingère, tous continuaient à s'activer avec indifférence dans les effluves du thé noir qui s'échappaient du samovar et les parfums d'oignons roussis, de riz blanc et de tomates fraîchement pelées qui s'élevaient continûment des marmites où mijotaient les repas. Avoir l'estomac vide, la langue sèche, pâteuse, et l'esprit ralenti ne les empêchait pas de s'acquitter de leurs tâches habituelles. Ces êtres pourtant subalternes en devenaient presque surnaturels à ses yeux.

La singulière force de ces petites gens, qu'ils n'exerçaient pas contre autrui mais contre leur propre personne, dont ils repoussaient sans cesse les limites mentales et physiques, ne pouvait venir que de leur fréquentation de Dieu, laquelle intriguait d'autant plus Behrouz que ses parents ne croyaient pas et vivaient à l'occidentale, fiers de s'être émancipés de ce qu'ils

considéraient comme de l'obscurantisme et jugeaient avec condescendance.

Il suivait souvent Ali dans la petite pièce sous les toits où celui-ci faisait sa prière. Ali avait quitté son village natal vers l'âge de quatorze ans pour entrer au service de mes grands-parents. À son arrivée, le jeune garçon ne parlait qu'une sorte de patois turc, et il lui avait fallu plusieurs années pour maîtriser le persan moderne que l'on pratiquait à Téhéran. Ce domestique aux joues roses, à l'air naïf, était toujours souriant ; un bonheur énigmatique émanait de son visage, qu'aucune des corvées qui lui étaient imposées n'avait jamais altéré, ni les réveils à l'aurore, ni les heures de ménage et de vaisselle qu'exigeaient les nombreuses réceptions données par Madame et qui le menaient loin dans la nuit, faisant de lui le compagnon des clairs de lune et des gros cafards volants qui ne sortaient qu'au soleil couchant.

Cinq fois par jour, Ali faisait ses ablutions. Il lavait et rinçait ses mains et ses avant-bras jusqu'aux coudes dans un petit lavabo, puis ses pieds et ses jambes jusqu'aux genoux. Ensuite, il se nettoyait à grand bruit le visage en s'aspergeant d'eau fraîche. Ainsi débarrassé de la crasse susceptible de faire écran entre Dieu et lui, il déployait son petit tapis de prière, sortait d'un écrin de

velours élimé une pierre polie, contre laquelle il frappait son front à chaque prosternation, et lançait un vibrant « *Allah akbar!* », avant de s'immobiliser en direction de La Mecque. C'est alors qu'il commençait ses incantations, les yeux mi-clos, la paume des mains tournée vers le ciel.

La prière d'Ali était un murmure, des phonèmes mystérieux filaient à travers ses lèvres mouvantes. En l'observant, Behrouz avait le sentiment que le jeune domestique quittait progressivement la terre ferme, que sa conversation privée avec le Très-Haut le ravissait au monde sensible. Le petit tapis de prière devenait celui d'Aladin, il le transportait dans les airs et lui faisait survoler les toits plats de Téhéran et les dômes revêtus de faïence des mosquées. Et, parfois, il n'aurait pas déplu à Behrouz de l'y accompagner, agenouillé à son côté.



Cette édition numérique du livre  
*Le Meilleur des jours* de Yassaman Montazami  
a été réalisée le 14 mai 2012  
pour Sabine Wespieser éditeur  
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© Sabine Wespieser éditeur, 2012, pour la présente édition numérique  
[www.swediteur.com](http://www.swediteur.com)

ISBN 9782848051284